

Mort d'Albert Uderzo : une page de l'histoire de la BD française est tournée

• Stéphane Jarno

Avant lui, la bande dessinée était cantonnée aux cours d'école. Avec son acolyte René Goscinny, il l'a faite entrer de plain-pied dans la culture populaire française. Les aventures d'Astérix, connues des petits et grands, se sont vendues par millions dans le monde entier. Parcours de ce dessinateur au trait fin et inimitable, qui avait pour dernière volonté de ne pas voir son héros lui survivre.

C'était le dernier géant. Avec la disparition d'Albert Uderzo, l'âge d'or de la bande dessinée franco-belge est définitivement révolu. Le dessinateur de 92 ans était l'ultime survivant d'une génération de créateurs exceptionnels : Hergé, Franquin, Morris, Jacobs, Tibet, Charlier, Jijé et, bien sûr, son complice et ami, René Goscinny (1926-1977).

Né le 25 avril 1927 à Fismes, dans la Marne, dans une famille d'ouvriers italiens émigrés, le petit Alberto Aleandro suit sa famille en région parisienne, où il est naturalisé français en 1934. Fasciné par les strips et les histoires de *Mickey Mouse*, qu'il glane dans les journaux paternels, le gamin, né avec six doigts à chaque main, décide très tôt de devenir dessinateur. Encouragé par son frère aîné, il se fait embaucher, pendant la guerre, comme garçon de courses dans une agence de presse, la Société parisienne d'édition (SPE). Il y apprend sur le tas les rudiments du métier, le lettrage, les retouches, et y côtoie pour la première fois de « vrais » dessinateurs, « *Je ne m'imaginais pas que ce métier pouvait être fait par des hommes... Pour moi, Disney était un dieu, pas un être humain !* » Le petit Albert fait notamment la connaissance du grand Edmond Calvo (1892-1957), le futur dessinateur de *La Bête est morte*, satire animalière de la Seconde Guerre mondiale, qui le prend sous son aile et lui

donne de précieux conseils techniques. Une empreinte, une influence que l'autodidacte qu'était Uderzo revendiquera toute sa vie.

“Si à l’époque on m’avait demandé d’illustrer le bottin, je l’aurais fait !”

Après un essai non concluant dans un studio d’animation en 1945, le jeune homme s’oriente vers l’illustration et fait feu de tout bois, inaugurant un labeur incessant qui deviendra son lot pendant les deux décennies suivantes. De ces années de travail forcé et de cadences infernales, dictées déjà par l’extrême précarité du statut d’auteur, il dira plus tard : « *Si à l’époque on m’avait demandé d’illustrer le bottin, je l’aurais fait !* » Après la césure forcée du service militaire, tout est à recommencer pourtant, et celui que ses amis appellent affectueusement « Bébert » envisage sérieusement de devenir chauffeur routier ! Il se rapproche de la presse nationale, très friande à cette époque d’illustrations, et collabore régulièrement à *France Soir*, où il réalise des dessins d’actualité et des reportages. Une veine réaliste aux antipodes de son style humoristique, dont il apprend patiemment les codes et où il finit par exceller.

L’année 1951 marque un tournant dans sa carrière. Remarqué, son reportage sur le Tour de France attire l’attention d’un éditeur belge et lui ouvre enfin les portes de la bande dessinée. Invité en Belgique, où le 9e art est en plein essor, il rencontre notamment les dessinateurs Eddy Paape, Mitacq, Victor Hubinon, ainsi que le scénariste Jean-Michel Charlier, avec lequel il créera quelques années plus tard *Les Aventures de Tanguy et Laverdure*. Engagé par l’agence International Press la même année, il fait connaissance d’un jeune homme d’un an plus âgé que lui, fraîchement rentré de New York, René Goscinny. Entre ces deux fans de Disney, des films de Buster Keaton et de bande dessinée, le coup de foudre est immédiat. Le tandem devient rapidement fusionnel et cosigne plusieurs projets, dont *Jehan Pistolet, corsaire prodigieux* ou *Luc Junior*, qui ne rencontrent qu’un succès d’estime. En 1956, Goscinny, qui, avec d’autres dessinateurs et scénaristes, émet l’idée de monter un syndicat pour encadrer leurs conditions de travail et faire valoir leur droit à la propriété intellectuelle, est viré séance tenante par sa direction. Uderzo, Charlier et Jean Hébrard démissionnent par solidarité et fondent leur propre agence.

Impossible d’imaginer Astérix et Obélix autrement que le maestro les a campés

« Blacklistés », ils goûtent à nouveau le temps des vaches maigres et œuvrent tous azimuts pour la presse, mais aussi pour la publicité et les relations publiques ! Uderzo se rapproche du *Journal de Tintin*, un magazine où il publie en 1958, avec Goscinny, une nouvelle série, *Oumpah-Pah*. Si les aventures du géant amérindien et de son ami Hubert de la Pâte Feuilletée dans

la Nouvelle France du XVIIIe siècle ne passionnent pas les foules, elles portent pourtant les prémices d'un raz-de-marée à venir.

Publiées en décembre 1959 dans *Pilote*, le tout nouveau magazine qu'Uderzo, Goscinny et leurs associés viennent de lancer, les aventures d'Astérix et de son acolyte porteur de menhirs trouvent immédiatement leur public. La France de De Gaulle se passionne pour ce miroir jubilatoire et à peine déformant où elle se contemple. Rapidement, la série devient un best-seller (elle est aujourd'hui traduite dans cent onze langues et plus de trois cent quatre-vingts millions d'exemplaires ont été vendus dans le monde), puis un phénomène de société qui concerne autant l'homme de la rue que les sphères politiques et intellectuelles. Avec *Astérix*, la BD acquiert en France ses lettres de noblesse ; on peut soudain en parler en société sans crainte de passer pour crétin ou un analphabète !

La série consacre surtout l'alchimie de deux talents exceptionnels. Si Goscinny s'avère un scénariste drôle et brillant, qui maîtrise aussi bien les dialogues que les gags à tiroirs, Uderzo apporte à l'histoire la puissance de son trait et son génie visuel. Impossible d'imaginer Astérix, Obélix, Panoramix et même Jules César autrement que le maestro les a campés ! C'est bien d'ailleurs la raison principale de l'échec de la plupart des adaptations cinématographiques qui ont été tirées des albums. Malgré le maquillage et les effets spéciaux, les acteurs ne « collent » pas à la perfection graphique de leurs modèles.

Dessinateur d'obédience comique et burlesque, raffolant des personnages à gros nez, le petit garçon qui rêvait d'« être clown comme Charlot et de faire rire les gens » a été contraint d'adopter, pour les besoins de la presse, un style réaliste. Deux approches radicalement différentes, deux contraires qu'Uderzo est cependant parvenu à fusionner. Pour lui, concilier gags visuels et minutie des décors, grotesque et élégance du trait coulait de source. « *La palette d'Uderzo est si large qu'elle lui permet d'emmener le lecteur dans des ambiances très variées, analyse Zep. Ce n'est pas seulement du dessin d'humour, il a une faculté de mise en scène unique dans la bande dessinée.* » L'homme avait surtout le rare talent d'insuffler une énergie, un rythme, une fluidité incroyables aux histoires comme à ses personnages, de rendre ces derniers si proches et si vivants qu'ils ne disparaissent pas une fois l'album refermé et rangé dans la bibliothèque familiale. Le souvenir de leurs bons mots, de leurs maladresses ou de leurs frasques s'invite souvent à table et sert de liant, de monnaie d'échange entre lecteurs, quelle que soit leur génération ou leur origine sociale. Là est sans doute la véritable potion magique des aventures du petit Gaulois.

Œuvre d'une vie, *Astérix* est demeuré pour Uderzo une raison de vivre. Même et surtout après le décès de René Goscinny, en novembre 1977, d'une crise cardiaque. Atterré, sidéré par la disparition brutale de son compère et ami, le dessinateur décide pourtant de poursuivre la saga, avec *Le Grand Fossé* en 1980, puis sept autres albums. Handicapé par une main droite hors d'usage, il se résout au début des années 2010 à passer le relais au tandem formé par Jean-Yves Ferri et Didier Conrad. Un transfert sous haute surveillance, une délégation plutôt, car le dessinateur a gardé jusqu'au dernier album paru à la

fin de l'année dernière, *La Fille de Vercingétorix*, un droit de regard étroit sur le scénario et le dessin. Ses dernières volontés, d'ailleurs, semblent exclure toute suite. Comme il le déclarait au *Parisien* en novembre 2018, « *Je ne veux pas laisser Astérix en d'autres mains après ma disparition. Je n'ai pas envie de prendre le risque de tout foutre en l'air, de faire n'importe quoi pour de l'argent* ». Un vœu aussi légitime que celui d'Hergé concernant *Tintin*. Reste à savoir si, au vu des enjeux financiers (1), il pourra être exaucé...

(1) *Astérix* compte toujours parmi les plus grosses ventes en bande dessinée, les derniers albums ayant été écoulés à deux millions d'exemplaires !